

NOTICE HISTORIQUE
SUR
ALPHONSE MILNE EDWARDS

MEMBRE DE LA SECTION D'ANATOMIE ET DE ZOOLOGIE

LECTURE FAITE DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 22 DÉCEMBRE 1924,

PAR

M. ALFRED LACROIX,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

MESSIEURS,

Pendant les dernières années du xviii^e siècle et la plus grande partie du xix^e, les visiteurs du Jardin des Plantes étaient surpris, autant que charmés, de voir, au milieu de la splendeur de ses grands arbres séculaires et en bordure d'une rue morose et déserte, alignées de petites maisons d'aspect rustique. Avec leurs toits bas et moussus, leurs murs lézardés, couverts de lierre, sur quoi couraient des rosiers grimpants, avec leur petit enclos limité par une barrière de bois vétuste, elles avaient un air à la fois vieillot et touchant.

Ces vieilles demeures, ainsi que d'autres, semées dans le grand Jardin peuplé d'animaux rares ou curieux, abritaient une véritable

T. LVIII

A

colonie de savants consacrés à l'étude de la nature sous toutes ses formes. Installés au milieu de leurs collections, vivantes ou inanimées, comme dans leur bien propre, ils s'y dévouaient tout entiers.

Ils vivaient là, calmes et tranquilles, et lorsque, le soir, étaient closes les lourdes portes extérieures, aux serrures monstrueuses, rappelant celles d'une prison ou d'un antique couvent, et que la rumeur de la grande ville était assoupie, il ne tenait qu'à eux de se croire ensevelis dans le silence de la plus lointaine province.

Uniquement préoccupés de leur enseignement, de leurs collections, de leurs travaux, ils n'étaient pas effleurés par le souci du lendemain, car l'heure de la fâcheuse retraite ne sonnait pour eux que sous la forme de l'éternel repos.

Leurs familles vivaient dans une grande intimité; les enfants grandissaient côte à côte; il se nouait là de précoces amitiés souvent transformées en liens plus tendres et de fréquentes unions consolidaient d'une façon étroite et parfois compliquée ce bloc doué d'une originalité puissante. On y vit des fils, élèves de leur père, voire même quelques gendres, devenus professeurs à leur tour, parfois dans la même chaire, et l'on a parlé de dynasties.

Peut-être ne faudrait-il pas s'exagérer la perfection et le calme d'une vie aussi intime; il n'est pas douteux que dans une telle réunion d'hommes qui, pour être des savants, n'en étaient pas moins des hommes, de leurs femmes, de leurs descendants, de leurs ascendants, avec l'inévitable cortège de domestiques, et d'animaux domestiques, les rivalités, les petitesse inséparables d'une existence trop resserrée ne devaient pas manquer, mais dans son ensemble ce milieu scientifique et familial apparaît comme ayant eu un grand charme et surtout des avantages très évidents, quand on se souvient que, sur lui, planent les grands noms des Lamarck, des Cuvier, des Geoffroy-Saint-Hilaire, des de Jussieu, des Haüy, et de tant d'autres qui, sous les bienfaisants ombrages du Jardin des Plantes, ont établi les bases solides des sciences naturelles, pour la plus grande gloire

de la France et de cette Académie dont ils ont été parmi les plus illustres représentants.

Avec le temps, des fissures se sont produites dans ce bloc. Le cadre des collections et des laboratoires est devenu trop étroit pour son contenu; il a fallu trouver de la place pour des bâtiments nouveaux. Ces vieilles maisons, parcimonieusement entretenues, ont dû être abandonnées et n'ont pas été remplacées. Quelques abus, peut-être, un besoin de nivellement ne datant pas d'hier, certainement, ont peu à peu ou brusquement, fait disparaître les caractéristiques si spéciales du vieux Muséum national d'histoire naturelle et dispersé la plupart de ses professeurs aux quatre vents de la capitale.

Des voyageurs revenus d'Amérique — on a beaucoup découvert l'Amérique depuis quelque temps — nous ont appris et donné comme preuve d'une initiative remarquable que, là-bas, dans certaines universités, des professeurs sont logés avec leur famille dans de petites villas, distribuées au milieu de la verdure, à proximité de leurs collections et de leurs laboratoires, pour le plus grand bien de leurs travaux et de leurs étudiants. Il arrive ainsi parfois, en France, que sont fort prisées, comme nouvelles, de vieilles choses revenant de l'étranger chez nous, où, de nos propres mains, nous les avons détruites.

I.

Si je remue ces vieux souvenirs, c'est qu'ils me sont utiles pour situer dans son milieu le confrère auquel je vais consacrer cette Notice, Alphonse Milne Edwards, pendant la direction duquel j'ai fait mes débuts dans cette illustre maison dont, hélas, je suis devenu le doyen, tout au moins de nomination.

Beaucoup d'entre vous l'ont connu; ils se souviennent de cet homme de petite taille, de chétive apparence, au visage glabre, barré par une moustache et encadré de côtelettes grisonnantes, éclairé par des yeux vifs, à la fois intelligents et bons.

Homme de devoir, d'une haute conscience, d'un abord froid et

réserve, un peu raide, se livrant peu et seulement à bon escient, il apparaissait comme transformé lorsqu'il s'abandonnait dans un cercle ami, charmant alors par l'étendue de sa culture, la finesse et la vivacité de son esprit et aussi par l'excellence de son cœur. Il a tenu une place importante dans la science française, au Muséum, dans l'Université, ici même.

Alphonse Milne Edwards n'est pas né au Jardin des Plantes (a), mais il y est venu à l'âge de six ans, et il ne l'a plus quitté. Il y a été élevé, il y a trouvé la compagne de sa vie, il y a fait toute sa carrière, il y est mort au poste de commandement. Il s'est tellement identifié avec le Muséum que l'histoire de celui-ci ne saurait être faite sans toucher à la sienne.

Son père, Henri-Milne Edwards (b), l'illustre zoologiste et physiologiste, était le vingt-septième enfant d'un colonel de milice de la Jamaïque qui était venu s'établir dans les Flandres et avait réclamé, en 1814, la nationalité française pour lui et les siens. Il avait été élevé par un de ses frères aînés, William Edwards, lui-même savant distingué, auquel des travaux sur les langues celtiques ouvrirent les portes de l'Académie des Inscriptions. Pourvu d'une situation matérielle indépendante, Henri Edwards s'était fait recevoir docteur en médecine, mais il avait débuté en dilettante, dans un milieu d'artistes, de peintres et de musiciens. Il avait épousé la fille d'un officier de la Grande Armée, le colonel Trézel, qui devint général, se distingua lors de la conquête de l'Algérie et fut ministre de la Guerre (c).

Des revers de fortune le mirent un jour dans la nécessité de subvenir à ses besoins, il y pourvut avec l'aide de plusieurs de ses amis qu'il devait retrouver sous cette coupole : Audouin, Adolphe Brongniart, Jean-Baptiste Dumas (d). Il entra tout d'abord dans l'enseignement, puis il aborda des études zoologiques; il avait trouvé sa voie et il ne tarda pas à s'y distinguer. Ses *Recherches anatomiques et physiologiques sur la circulation dans les Crustacés*, publiées en 1827, en collaboration avec Audouin, son *Histoire naturelle des Crustacés* parue en 1834, ses *Recherches anatomiques, physiologiques et zoologiques sur les*

Polypiers, effectuées avec J. Haime, ses travaux sur les Annélides, les Ascidies et bien d'autres encore lui ouvrirent, dès 1838, les portes de l'Académie, où il succéda à Frédéric Cuvier et, trois ans plus tard, celles du Muséum, où il remplaça Audouin dans la chaire d'Entomologie. C'est alors qu'il vint habiter le Jardin des Plantes avec ses trois filles et son fils Alphonse, né à Paris, le 13 octobre 1835.

Quels étaient les hôtes qu'Henri-Milne Edwards y trouva en 1841 ? C'étaient les zoologistes et anatomistes Étienne et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, M. C. Duméril, Valenciennes, Serres et de Blainville ; les botanistes Adolphe Brongniart, Adrien de Jussieu et Mirbel ; les chimistes Gay-Lussac et Chevreul ; la physiologie était représentée par Flourens qui habitait la maison de Buffon, la physique par Antoine-César Becquerel dont la demeure était voisine de celle du géologue Cordier ; la minéralogie par Alexandre Brongniart. Tous étaient membres de cette Académie, à l'exception d'un seul qui devait le devenir trois ans plus tard, et Flourens illustrait la place que j'occupe à ce bureau (e).

Le bibliothécaire était Desnoyers, géologue et préhistorien, plus tard membre de l'Académie des Inscriptions, et dont, en 1862, Alphonse Milne Edwards épousa l'une des filles. Auprès d'Alexandre Brongniart, vivait son gendre, Jean-Baptiste Dumas, l'illustre chimiste, futur successeur de Flourens dans les fonctions de secrétaire perpétuel : son fils devait prendre successivement pour femme les deux sœurs aînées (f) de notre confrère. Enfin, sous les verts ombrages du Jardin, l'on pouvait voir, entourée du respect de tous, la veuve de Cuvier, à laquelle avait été conservé le droit de cité dans la maison (g).

Tel était le milieu, à la fois académique et professoral, dans l'intimité duquel Alphonse Milne Edwards allait grandir et devenir homme ; il faudrait encore citer tous ceux qui, peu à peu, venaient combler les vides creusés par la mort : Dufrénoy, Delafosse, Daubrée, Des Cloizeaux, Edmond Becquerel, Frémy, Claude Bernard, Decaisne, Gervais, de Quatrefages, Blanchard, Bouley, de Lacaze-Duthiers et

beaucoup d'autres. Nous ne trouvons, là encore, Messieurs, que des noms dont s'honore notre Académie.

Henri-Milne Edwards aimait la vie mondaine. Il n'avait pas tardé à faire de son salon (*h*) un centre d'attraction pour les savants et les artistes. Il se plaisait à les réunir dans des soirées intimes fréquentées par une élite intellectuelle. Les notabilités scientifiques étrangères, de passage à Paris, avaient plaisir à s'y rencontrer avec leurs collègues français.

Le jeune Alphonse eut l'enfance triste de tous ceux qui ont eu le malheur de perdre leur mère très prématurément. Il reçut une instruction fort soignée, à la fois scientifique, artistique et littéraire. La culture gréco-latine apparaissait alors comme une discipline indispensable à tout homme de science; chez les Edwards, elle n'était pas séparée de la connaissance des langues vivantes.

Il fut élevé à l'anglaise, ce qui explique qu'il fut et qu'il resta très sportif et très entraîné, en un temps où on ne l'était guère en France. Bon cavalier, habile dans les diverses gymnastiques, nage, boxe, escrime, canne, sauts d'obstacle; excellent marcheur et ascensionniste intrépide, tireur au fusil exercé, il était aussi fort adroit de ses mains et avait appris les rudiments de la plupart des métiers manuels, ce qui lui fut plus tard d'une grande utilité, quand il eut à diriger un service où les montages de tous genres tenaient une grande place.

Il aimait fort les exercices nautiques et, bien avant dans sa carrière, les graves membres des commissions officielles qu'il avait coudoyés pendant le jour dans les ministères, auraient eu de la peine à reconnaître leur collègue dans le petit homme agile, vêtu d'un maillot, qui, à la nuit tombante, sortait furtivement du Jardin des Plantes, un canot d'acajou sur l'épaule, pour aller prendre ses ébats sur la Seine voisine.

Alphonse Milne Edwards n'eut à souffrir ni des difficultés matérielles ni des obstacles variés qui, si souvent, arrêtent les jeunes hommes à leurs débuts, mais souvent aussi servent de stimulant à ceux qui sont bien trempés.

Il avait devant lui une voie largement tracée; le fils d'Henri-Milne

Edwards ne pouvait être que zoologiste, et il le fut en effet. Sa carrière fut toute droite et rapide; il possédait les qualités et la volonté nécessaires pour la faire en outre brillante. Après avoir terminé ses études à la Sorbonne et à l'École de Médecine, où il se lia d'amitié avec Marey et où il retrouva son ami d'enfance, Brouardel, il devint préparateur de son père à la Faculté des Sciences (1856). Il conquiert, en 1860, le grade de docteur en médecine, avec une thèse originale sur l'*Étude chimique et physiologique des os*. Il est docteur ès sciences en 1861, après avoir soutenu une thèse sur l'*Étude des Crustacés Podophthalmaires*. L'année suivante, il devient aide-naturaliste d'Entomologie au Muséum. En 1864, il est reçu pharmacien de première classe avec une thèse intitulée : *Étude sur la famille des Chevrotains*, puis nommé, après concours, agrégé à l'École supérieure de Pharmacie; sa thèse sur la *Famille des Solanacées* constitue à peu près son seul travail de Botanique: un an plus tard, il est professeur de Zoologie à cette même école, dans laquelle il a professé sans interruption pendant 35 ans, et où il a recruté plusieurs de ses meilleurs élèves.

Après être passé (1869), en qualité d'aide-naturaliste, du Service d'Entomologie à celui des Mammifères et des Oiseaux, il succédait, en 1876, à son père qui avait résigné ses fonctions au Muséum pour se consacrer entièrement à son décanat et à son enseignement de la Faculté des Sciences.

Enfin ses efforts recevaient la consécration suprême, le 7 avril 1879, par son élection dans la Section d'Anatomie et de Zoologie de notre Académie, en remplacement de Gervais.

Ce fut la période la plus fructueuse de son activité scientifique, pendant laquelle il ne cessa de produire des œuvres importantes, entassant volumes sur volumes, tous consacrés à l'Anatomie et à la Zoologie. Je vais les analyser plus loin, aussi ne m'y arrêterai-je pas pour l'instant et ne m'occuperai-je tout d'abord que de travaux d'un caractère différent dans lesquels il a joué surtout le rôle d'initiateur et d'organisateur.

